# SOMMARE N°99-100/JUIN-JUILLET 2016





Page 60 | LES 100 QUI COMPTENT

### Page 3 | NEWS

3/ Édito

6/ On prend un verre avec Pascal Bonitzer

### CHRONIQUES

8/Le nez dans le texte de François Bégaudeau

10/La bonne séquence de Nicolas Klotz

14/Le projecteur de Caroline Fourest

12/Frédéric Ciriez retrouve la mémoire, entre babyfoot et autotamponneuses

### Page 16 | DU CÔTÉ DE LA LITTÉRATURE

16/1º événement : Claude Arnaud

22/2º événement : Houria Abdelouahed

26/Sélection des dix meilleurs livres du mois

38/Lire dans le noir

40/On déshabille l'Américain sadien Dennis Cooper

**42**/Essai

44/Remous: Alain Finkielkraut, un philosophe, vraiment?

**52**/Retour sur un classique :

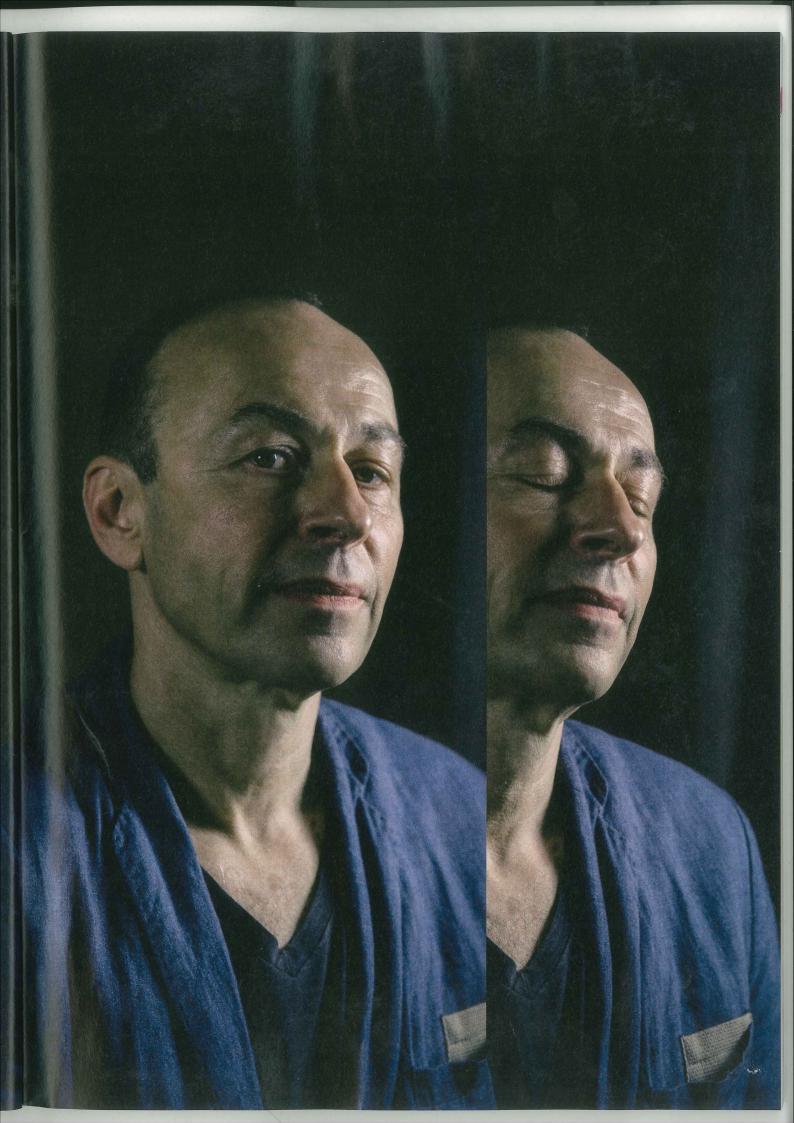
la correspondance André Breton/Simone Kahn 56/Retour sur un classique : Dante retraduit

DOSSIER LES 100 QUI COMPTENT Page 60 **POUR TRANSFUGE** 

# « J'ENAIPLEIN LE DOS DE TOUS CES GES MORTS » 3 »

Claude Arnaud a écrit un des plus beaux livres de la rentrée janvier 2016, *Je ne voulais pas être moi*, à notre goût pas assez mis en avant par la presse. Réparation est faite. Rencontre.

PROPOS RECUEILLIS PAR ORIANE JEANCOURT GALIGNANI PHOTO LAURA STEVENS



'en ai plein le dos de tous ces morts. » Ce cri du cœur de Claude Arnaud annonce la vitalité de son dernier roman, Je ne voulais pas être moi. Ou l'histoire d'un homme qui porte ses morts sur son dos, refusant de les laisser au bord du chemin. Un Énée ployant sous deux ou trois Anchise, et creusant le sillon d'une ville nouvelle. Un homme qui aime les hommes, puis une femme. Un homme qui en a plein le dos d'être lui-même, alors qui devient quelqu'un d'autre, comme il l'avait annoncé il v a vingt ans dans le titre de son premier roman, Le Caméléon. Je ne voulais pas être moi, dernier volet de son travail autobiographique, nous révèle la voie par laquelle Claude Arnaud est parvenu à devenir ce qu'il est, un être solaire, tragique et in progress, tout au long de sa vie. Roman d'apprentissage en quelque sorte, Je ne voulais pas être moi nous fait suivre l'écrivain dans les années quatre-vingt-dix, il a juste quarante ans et perd un frère pour la deuxième fois. Le premier s'était suicidé, celui-ci disparaît en mer. Il cherche à se raccrocher à quelqu'un, quelque chose, ses parents ont eux aussi disparu, ses amours sont malheureuses, la littérature n'offre pas l'apaisement attendu. La dépression, la pensée de la mort donc, le cerne. Jusqu'à ce voyage, pivot du roman, cette arrivée à Haïti, qui le fera entrer dans un nouveau cycle, une « constellation », dira-t-il, ajoutant avoir « l'impression de [se] remettre au monde » (l'ambition folle et secrète de tant d'écrivains, le sui generis...). Cette seconde naissance aura lieu face à une femme, dans une danse, ou une transe tant la scène de rencontre amoureuse paraît animale et sacrée : « La frappe obsédante des tambours me fait rendre mon eau et mon sel. [...] Chargé d'embruns tièdes, le vent de la mer m'inspire un désir universel. Mélange de peaux, de couleurs et de sexes, climat d'orgie blanche. »

À cet instant, le livre se transforme en cheminement mystique vers une femme. Première femme du livre, après la mère disparue et un ballet d'hommes beaux et ingrats. L'exilée haïtienne, Geneviève, « Norvégienne noire », écrit l'écrivain et l'amant, va redonner vie à Claude. Quel pouvoir! La fin du livre résonne comme la fin du monologue de Molly dans *Ulysse*, l'homme renaît dans une nouvelle sexualité, un Oui au

monde.

Mais reprenons. Claude Arnaud est un écrivain qui dès ses débuts cherche la métamorphose, la possibilité de se fondre en un autre. Chamfort, tout d'abord, à qui il a consacré une exceptionnelle biographie dans les années quatre-vingt (qui ressort en octobre en collection Tempus), et puis Cocteau, en

2003, à qui il consacre plus de six cents pages dans une biographie qui se lit comme un roman, un grand roman. Sans doute parce que Claude Arnaud trouva en Cocteau l'écrivain « superficiel par profondeur », le romancier, dramaturge, poète, cinéaste, peintre à qui l'on reprocha toute sa vie sa nature métamorphique, son personnage. Ce Cocteau prodige que l'on désigne comme le nouveau Rimbaud à dix-huit ans, qui sera ensuite rejeté par tant, surréalistes, amants trop aimés, presse collaborationniste, presse d'après-guerre, ce Cocteau beau comme un dieu à vingt ans, à qui Proust, avec douceur, conseille dès 1910 de s'isoler, de se sevrer des « plaisirs de l'esprit », ce Cocteau addict à la reconnaissance, donc à l'amour, toute sa vie, jusqu'à se perdre pendant la guerre dans un hommage au sculpteur nazi Arno Breker, ce Cocteau pathétique dans ses chutes et grandiose par sa survie, Arnaud en fait son esprit familier. Cette année paraissent les Cahiers de l'Herne consacrés à Cocteau, et qu'ouvre Arnaud. Aujourd'hui encore, en arrivant à notre rendez-vous dans un hôtel parisien, il observe Xavier Dolan en couverture d'un magazine, et y reconnaît une figure de son cher écrivain: même impatience, désir fou d'être aimé, même éternelle adolescence.

Mais Claude Arnaud se délivre aussi par instants de ses frères spirituels (tant de frères pour un seul homme), en écrivant ce roman de soi qu'il poursuit depuis *Qu'as-tu fait de tes frères* ? en 2010, et dont ce dernier achève le cycle. Il commençait en s'interrogeant sur l'impossibilité d'écrire et de vivre de ses deux aînés, il termine en affirmant sa survie. Vivre et écrire en se sachant talonné par la mort, vivre et écrire en poursuivant le bonheur. Il n'y a aucun romantisme chez Claude Arnaud, mais une conscience constante, proustienne, de l'existence. De cette voix grave et élégante qui est la sienne, il nous en parle dans le calme de

ce salon d'hôtel.

Je ne voulais pas être moi. Le titre de votre dernier roman sonne comme un aveu. Est-ce le cas?

J'ai trouvé ce titre très tard, il est sorti comme le « rosebud » de mon entreprise autobiographique, et la clé de ce que suis et de ce que je fais. Tout mon travail tourne autour d'une pensée de la vie intérieure, comment elle s'écrit, comment elle se déploie. Et avec l'écriture, comment la ressaisir et la traduire en mots, presque de façon exhaustive. J'ai donc trouvé cette formule qui traduit cette aptitude que j'ai eue depuis longtemps à vivre la vie comme une forme de scène, et ma personne comme un personnage capable de décliner un certain nombre de rôles. À

l'adolescence, il y a des gens qui sont contents d'être eux, et d'autres qui auraient bien pris un autre ticket. Je faisais partie des seconds, j'ai donc développé autre chose. Plus tard, j'ai voulu faire des biographies, ce qui n'est pas le cas de la majorité des écrivains français. J'ai pu devenir Chamfort, puis Cocteau grâce à cette aptitude qui fait partie de la machinerie littéraire.

### Pourtant, il n'y a dans vos livres aucune haine de soi...

Non, parce que j'ai appris assez tôt à me considérer objectivement comme un être de mimétisme, de métamorphose. Ce sont des formes d'expression de la vie assez fondamentales, et souvent refoulées dans l'espèce humaine. Ce n'est pas facile d'accepter cette variabilité. Surtout dans la culture dans laquelle je suis né dans les années cinquante qui était encore fixiste, où les créateurs étaient supposés avoir une ligne, une esthétique. Ils sont essayistes, romanciers. Avec une forte valorisation de la fidélité, de la continuité existentielle. La faculté de se transformer devenait de l'opportunisme, du caméléonisme. J'ai donc dû faire un travail d'acceptation de ma différence, mais le changement d'époque m'a aussi beaucoup aidé. Après les années soixante-dix, la possibilité de se transformer a été revalorisée. Je n'étais plus seul. Aujourd'hui, nous vivons dans des sociétés très caméléonnes.

Dans vos livres autobiographiques, votre père et vos frères disparus ont cette fidélité, cette rigidité pourrait-on dire, qui vous est si étrangère... Votre don de métamorphose vous a-t-il permis de survivre?

Oui, je le crois. Ma souplesse est la qualité de la survie. J'ai vu mes deux frères mourir de leur rigidité intellectuelle, de leur jansénisme, de leur non-compromission. À partir du moment où j'ai compris ça, j'ai eu une révélation intellectuelle. Il fallait être souple, s'adapter, c'était marche ou crève! Je ne pouvais pas rester dans ce système intellectuel dont j'avais hérité. Même si je ne l'ai pas renié, il demeure en moi quelque chose. Mais c'est en développant des capacités d'adaptation que j'ai pu non seulement vivre, mais vivre en écrivant.

Depuis Qu'as-tu fait de tes frères ?, vous posez la question de l'incapacité à écrire et à vivre de vos deux frères disparus. Avez-vous le sentiment aujourd'hui de connaître la réponse ?

Je pense qu'ils furent en partie victimes du décalage d'époque. Ils héritèrent d'une culture qui était diffusée dans les lycées, très

construite, fondée sur le latin, le grec, la littérature, et à partir de 1965, cette culture-là a été décentrée. J'ai donc vu en trois décennies un changement de repères très important. Je viens de lire le livre sur les refus de Michaux. C'est typiquement une chose que lisaient mes frères, un homme qui de toutes les manières possibles dit non. Michaux, mais aussi Beckett, Gracq, Blanchot dominaient dans la culture de mes frères. Des auteurs qu'on ne voyait jamais, qui se retiraient au moins autant qu'ils se proposaient à l'attention. Même Leiris, l'idole de mon frère Philippe, se montrait très peu. Ces écrivains s'inscrivaient dans un système où le prestige d'un auteur était lié à son taux de secret. On ne savait pas comment ces gens vivaient. Il y en avait certes d'autres qui jouaient au contraire de l'apparition, Cocteau avait laissé des traces. Mais une partie du prestige littéraire tenait à ce qu'il était à rebours de ce que la télévision, déjà, mettait en avant. Mes frères héritent donc de cette culture-là, où l'on n'apparaît pas, comme si la qualité essentielle de l'écrivain était d'être silencieux,

## « J'ai appris assez tôt à me considérer er objectivement comme un être de de mimétisme, de métamorphose » »

pur paradoxe. Quand la France est devenue laïque, la littérature et la culture générale ont remplacé la religion comme idéal de la représentation nationale. Ces écrivains avaient donc pris la place des saints dans le calendrier. Comment devient-on un saint? Par le martyre, la possibilité de se détruire. Je l'ai compris très jeune, et ça m'a horrifié. Je me suis débarrassé de leur religion de la littérature. Même si le fantôme du sacrifice de soi est toujours présent dans la littérature: l'écriture brûle une énergie gigantesque, une part de vous part en fumée là-dedans.

Le livre commence par une présence forte de la mort, à Paris, et vous finissez par un oui à la vie, de retour d'Haïti. L'avez-vous construit comme un éloignement progressif de la pensée de la mort?

Oui, à cette période de ma vie, j'ai vécu dans une vacance de l'existence, une morbidité qui était l'héritage de la disparition de mes frères. Sortir de la et retrouver la lumière, c'est le mouvement du livre. Notre psyché relève de l'astronomie, nous sommes pris dans des constellations affectives ou hostiles, il y a des moments pivots dans la vie où vous sortez d'une influence, en l'occurrence elle était lunaire, et vous vous repositionnez en tant que planète autour d'un lieu, d'un groupe, d'une personne, enfin une constellation qui crée de la lumière. Je voulais raconter ce phénomène très étrange qui ne relève ni de la volonté, ni de la psychologie, mais d'un positionnement dans l'existence qui tout d'un coup bascule. J'ai pu sortir de ma première constellation par un voyage à Haïti, pour entrer dans une constellation solaire.

Pour parler de votre glissement de désir, de l'homosexualité à l'hétérosexualité, vous ne parlez pas de métamorphose, mais de « transformation ». Pourquoi?

Je n'accomplis pas une métamorphose comme la bête de Jean Cocteau, je ne deviens pas prince charmant à la fin. C'est le même corps, la même personne, il n'y a pas le côté spectaculaire de la métamorphose. Ma transformation intérieure n'agit que sur moi, pas sur les autres. Je me sens plus proche de Martin Guerre, ce que j'ai vécu est de l'ordre de la substitution de soi à soi-même, ce qui arrive dans le monde animal, et moins souvent dans le monde humain.

# « J'ai relativisé le tragique de de l'existence pour retrouver un accès ès premier à la vie en tant que source de de plaisir, de joie, de jouissance » »

Vous évoquez aussi une mue...

Oui, d'ailleurs l'espèce humaine la connaît, à l'adolescence. C'est une véritable métamorphose : vous voyez des gens qui en quelques mois deviennent quelqu'un d'autre. C'est un spectacle passionnant. Quand je suis angoissé, je regarde des documentaires animaliers, je cherche cette aptitude de certains animaux à se transformer, à se bouleverser, comme le papillon ou le sphinx, cela me met dans une joie très pure. Mais j'ai bien conscience que le fait de changer de polarité sexuelle est une chose bien plus intérieure que cela.

Et peu racontée en littérature...

Oui, et assez peu fréquente dans la vie, enfin

dans ce sens-là. Je connais plus d'hommes qui passent de l'hétérosexualité à l'homosexualité que l'inverse. Pour les femmes, j'ai le sentiment que la transition, dans un sens ou dans un autre, a moins besoin d'être assumée en discours.

Geneviève, la femme qui vous fait passer la frontière, est elle-même une créature ambiguë, noire et blanche. Ou, comme vous l'écrivez, « une Norvégienne noire »...

Il y a eu une rencontre sur ce terrain de double identité. En tant que personnage, Geneviève est une proposition ouverte. C'est ce qui la définit, elle est bienveillante, n'a aucun problème pour me définir ou me redéfinir. Pour elle, les grandes catégories qui nous définissent sont peu pertinentes. Le fait qu'elle vienne de deux cultures, qu'elle parle français et créole, qu'elle soit issue de la diaspora d'Haïti et ait vécu en exil a créé un point de contact entre nous. Même si nous sommes très éloignés. Peut-être est-ce là ce qui m'a offert la clé du renouveau.

C'est un personnage antitragique qui vient d'un pays dont on ne parle que pour ses tragédies...

Oui, Haïti est un pays tragique. Depuis la tragédie du roi Christophe, la déportation des esclaves et la libération, jusqu'à aujourd'hui où le pays dysfonctionne encore. Un pays tragique mais avec une vitalité énorme. Geneviève a cette vitalité-là, et en plus une absence de sens du tragique remarquable pour moi qui viens d'une famille qui a été frappée par la mort plusieurs fois, et qui en plus hérite d'une culture corse essentiellement tragique.

Avez-vous pour autant abandonné la culture de la tragédie dans laquelle vous vous étiez construit?

Oui, en tout cas je l'ai relativisée, endiguée, pour retrouver un accès premier à la vie en tant que source de plaisir, de joie, de jouissance. Grâce à la rencontre avec Geneviève, je me suis rendu compte qu'on produit sa vie, en tant que couleur et récit. Le genre dans lequel on se positionne pour se raconter notre vie est extrêmement important.

En lisant votre roman, on pense beaucoup à la phrase de Cocteau que vous avez mise en exergue de sa biographie : « Je tremble, je meurs, je recommence chaque matin. » Vous a-t-elle accompagné?

Oui, chaque journée comme réduction du processus vital. Je fais partie de ces gens qui le sentent chaque jour. Ce que j'ai cru comprendre du fonctionnement de Cocteau, c'est cette intensification de la vie qui se paie par la pensée que chaque jour cela pourrait se terminer. Une source d'intensité et d'épuisement.

Le père de Cocteau s'est donné la mort, comme vos frères. Pensez-vous que cette intensité de vie soit le mode d'existence de ceux qui ont vécu auprès d'un suicidé?

Tous les gens qui ont analysé cette question disent que d'avoir eu un suicidé dans sa vie donne au suicide une forme de réalité, de possibilité concrète. Sans doute la possibilité de sortir de la vie devient plus forte, et l'on prend conscience que la vie n'est pas ce processus en partie passif que la plupart subissent. Les gens qui ont connu un suicide très proche se voient en tant que pierre jetée à la vie mais qui veut, ou ne veut pas, rouler. Cela oblige à penser la vie plus complètement, mais de manière plus dure aussi. Geneviève a, elle, cette merveilleuse aptitude à être dans la vie, parce qu'elle est dans ce mouvement qui a été donné par d'autres, et qu'elle a continué en donnant la vie. Sans doute occulte-t-elle certaines choses, mais est-ce que ça vaut le coup d'en savoir plus?

Pierre Michon à propos de Goya écrit qu'il est quelqu'un dont « le trop violent appétit d'élévation sociale s'est fourvoyé dans une pratique qui outrepasse les distinctions de statut, et que dès lors nulle renommée ne pourra combler ». N'est-ce pas le cas de Cocteau tel que vous le racontez dans votre biographie?

Oui, certainement. Il a cette chose que peuvent ressentir les créateurs qui donnent beaucoup d'eux-mêmes. Ce qui reste, ce qui fait la différence, ce n'est pas l'éventuel génie, c'est la capacité quasi artisanale à se donner en offrande. Quelque chose qui rapproche de l'artisan, au moins autant que du génie initial que l'on était supposé être. Plus on écrit, plus on sent ça, on fait des livres, on fait du mieux qu'on peut, et en même temps, toutes nos intentions sont reformulées par le lecteur, par la critique. L'ambition sociale aide à faire le livre, mais au bout du compte, elle cède à autre chose.

### D'où venait ce désir de récompense inlassable de Cocteau ?

Cette demande d'amour est stimulée sans doute par l'amour de sa mère qui n'a plus de mari et qui institue un petit mari de douze, treize ans. Mais comme il l'a dit lui-même : « Le mystère commence après les explications. » Il est toujours difficile de savoir pourquoi on veut être aimé, puisqu'on écrit pour être aimé, c'est certain. Le plus difficile est de savoir contrôler

sa propre demande. Et si l'on n'y parvient pas, c'est une formule malheureuse, presque à tous les coups. Le fait d'avoir écrit la vie de deux écrivains m'a renseigné là-dessus : il faut savoir ne pas entrer dans cette demande d'amour tragique. Le prix à payer a été très lourd, pour Cocteau comme pour Chamfort. D'autant plus pour Cocteau qu'il a eu cette extrême précocité, la célébrité s'est transformée en une drogue dure dont il est devenu totalement dépendant. Je sais qu'il est très important de ne pas arriver à cette dépendance. J'ai appris, en me penchant sur la vie de ces deux hommes, que l'art est une création destructrice, comme on l'a dit du capitalisme. Ce qui est fascinant chez Cocteau, c'est sa capacité à survivre à sa propre destruction. C'est là où il s'échappe du pathétique. Son masochisme est si puissant et fécond que de ces périodes atroces qu'il vit, il parvient à sortir.

Mais parfois il s'égare. À la collaboration, il soutient l'artiste nazi Arno Breker en 42 par un « salut à Breker ». Vous le condamnez dans votre biographie, tout en tentant de le sauver...

Je ne l'aurais pas sauvé s'il n'avait pas été sauvable. J'ai plutôt essayé de l'évaluer en fonction de sa pensée de la vie qui n'était pas idéologique. Et non à partir de notre point de vue, qui ne cesse, sans risque, d'excommunier les gens de cette époque. C'est très important dans mon travail de me placer dans les conditions réelles, en l'occurrence de l'Occupation, pour savoir s'il avait été digne ou indigne. La conclusion est en effet mitigée. Il n'a pas été digne, puisqu'il n'a pas dit non - d'ailleurs c'est un homme qui dit toujours oui -, mais dans ce biotope de l'Occupation, il faut comprendre aussi qu'il est sans cesse attaqué pour son homosexualité, sa toxicomanie, sa prétendue décadence... En conclusion, on arrive à un écrivain qui reste à Paris, vit de ce qu'il écrit, et accepte un jeu très compliqué dans lequel les Allemands s'avèrent plus libéraux que les autorités de Vichy, ou la presse d'extrême droite qui veut faire interdire ses pièces. Rien n'est simple. Le livre sort aux Etats-Unis fin septembre, je suis très curieux de voir comment il va être accueilli, surtout ce passage-là, difficile à comprendre pour les Américains qui n'ont jamais été occupés.

### Y a-t-il des lecteurs de Cocteau aux États-Unis?

Oui, surtout par le biais du cinéma. Le Sang d'un poète passe pour un grand film surréaliste, ce qui aurait rendu Breton fou de rage. Il a encore des lecteurs aussi dans la communauté gay. Et dans la communauté underground, Kenneth Anger par exemple est très féru de Cocteau.



**L'HERNE GOGTEAU** dirigé par Serge Linarès 544 p., 39 €

JEAN GOGTEAU Claude Arnaud Gallimard 864 p., 39 €